

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Aime Dieu et

va ton chemin.



# Bulletin de l'Union-Allet

Vol. IX. MONTREAL, AVRIL 1882. No. 6.

### SOMMAIRE.

- 1. LETTRE ENCYCLIQUE DE N. T. S. P. LE PAPE LEON XIII.
- 2. LE JARDIN DU VATICAN.
- 3. ROME, CAPITALE DU MONDE.
- 4. LA PAPAUTE ET LES GOUVERNEMENTS.
- 5. SACERDOS IN AETERNUM.
- 6. DEFINITION, PAR PIE IX, DU REGIME CONSTITUTIONNEL.
- 7. LETTRE DE S. E. LE CARDINAL SIMEONI.
- 8. CONVERSIONS CELEBRES.
- 9. UN BEAU PROGRAMME.
- 10. SOCIETES SECRETES.
- 11. STATISTIQUES CATHOLIQUES.
- 12. DENIER DE SAINT-PIERRE.

### LETTRE ENCYCLIQUE

N. T. S. P. LE PAPE LEON XIII,

A SES VENERABLES FRERES LES ARCHEVEQUES ET LES EVEQUES, ET LES AUTRES ORDINAIRES D'ITALIE.

(Suite et fin.)

Il importe ensuite souverainement de publier et de répandre partout une presse salubre. Ceux qu'une haine mortelle sépare de l'Eglise savent combattre avec la plume et s'en faire une arme redoutable pour le mal. De là, ce déluge de mauvais livres; de là, ces journaux de désordre et d'iniquité, dont les lois sont impuissantes à refréner les excès, et la pudeur à contenir les tristes débordements. Tout ce que les dernières années ont vu de troubles et de séditions, ils entreprennent de le justifier; ils dissimulent ou corrompent la vérité; ils poursuivent avec hostilité l'Eglise et le Pontife suprême, de malédictions quotidiennes, et d'accusations calomnieuses, et il n'est pas d'opinions si absurdes, et si nuisibles qu'ils ne s'efforcent de propager. Ce mal immense gagne tous les jours du terrain; il faut en arrêter la violence. Vous devez, par de graves et sévères avertissements, amener les fidèles à se tenir sur leur garde et à mettre une religieuse prudence dans le choix de leurs lectures. De plus, aux écrits il faut opposer les écrits. Que cet instrument si puissant pour la ruine devienne puissant pour le salut des hommes, et que le remède déçoille de la source même du poison! Dans ce but, il est à désirer qu'au moins, dans chaque province, on crée quelque organe d'enseignement pour instruire le peuple, des graves devoirs qui incombent à tous les chrétiens à l'égard de l'Eglise, par le

moyen de publications fréquentes et s'il est possible quotidiennes.

Que l'on y mette surtout en lumière les mérites que la Religion catholique s'est acquis auprès de tous les peuples; que l'on montre combien son influence est heureuse et salutaire pour les intérêts privés et publics; que l'on établisse, de quel prix, il est de replacer promptement l'Eglise dans la société au poste d'honneur que réclame sa divine grandeur et l'intérêt des nations. Pour cela, il est nécessaire que ceux qui se voueront à écrire observent plusieurs points; que tous aient le même but devant les yeux, et qu'ils déterminent avec une sage précision les mesures opportunes et qu'ils les exécutent; qu'ils ne passe sous silence rien de ce qui peut être utile ou avantageux à connaître; dans un langage grave et modéré, qu'ils représsent les erreurs et les vices, sans aigreur dans le reproche, avec égard pour les personnes; puis, qu'ils usent d'une manière de dire claire et facile à la portée de tout le monde. Quand à tous ceux qui vraiment et de tout cœur veulent voir fleurir la Religion et la société, défendues par le génie et par la presse, que ceux-là protègent de leurs libéralités la fécondité de la presse et du génie, chacun proportionnant ses largesses à sa fortune. Les soldats de la presse ont un absolu besoin de ces secours, sans lesquels leurs travaux n'auraient pas de fruits ou n'auraient que des fruits incertains et chétifs. Dans cette œuvre, si quelques vexations attendent Nos fils dévoués, s'il leur faut soutenir le combat, qu'ils osent descendre dans l'arène; un chrétien ne saurait souffrir pour une plus juste cause que pour préserver la Religion d'être déchirée par les méchants. L'Eglise a engendré et élevé des fils; ce n'était pas pour qu'aux heures difficiles elle ne pût en attendre aucun secours, mais bien pour qu'à son repos et à d'égoïstes intérêts, chacun préférât le salut des âmes et l'intégrité de la cause chrétienne.

Mais vos sollicitudes principales, Vénérables Frères,

doivent avoir pour objet de former de dignes ministres de Dieu. Si les évêques doivent mettre tous leurs soins et leur zèle à former la jeunesse, il les doivent multiplier en faveur des clercs qui grandissent pour l'espoir de l'Eglise et seront un jour associés aux plus saints ministères.

De graves raisons, qui sont de tous les temps, demandent que les prêtres soient ornés de grande et fortes vertus ; toutefois, les temps où nous vivons exigent plus encore. En effet, la défense de la foi catholique, qui revient surtout aux prêtres et qui est aujourd'hui si nécessaire réclame une doctrine qui ne soit point vulgaire, ni médiocre mais éminente et variée ; une doctrine qui n'embrasse pas seulement la science sacrée, mais aussi la science philosophique, riche enfin de toutes les découvertes physiques et historiques. Il faut déraciner les multiples erreurs de ceux qui s'attachent à saper chacun des fondements de la sagesse chrétienne. Souvent il faut lutter avec des adversaires très préparés, opiniâtres dans la controverse, qui empruntent perfidement des armes à toutes les branches de la science. De même aujourd'hui, vu la profondeur et l'étendue de la corruption qui règne les prêtres ont besoin d'un surcroît particulier de constance et de vertu. Ils ne peuvent éviter le commerce des hommes ; les devoirs de leur charge les mettent en relations intimes avec les peuples, et cela, au milieu des villes où il n'est presque pas de passion qui ne puisse se donner libre carrière jusqu'en ses excès les plus effrénés. D'où il suit que la vertu du clergé doit avoir, en ce temps, une trempe assez forte pour rester elle-même inébranlable, pour vaincre les séductions du plaisir et dominer, sans en recevoir aucune atteinte, la contagion des exemples. De plus, les lois que l'on a portées au détriment de l'Eglise ont et là diminué les vocations cléricales : de sorte que les élus de la grâce divine, pour les ordres sacrés, doivent doubler leur tâche et compenser le petit nombre par l'excellence du dévouement, du zèle et de la piété. Ils n'y sauraient suffire, s'ils n'acquiescent une âme résolue, mortifiée, incorruptible, ardente de charité, prêts à porter avec joie toutes les souffrances pour le salut éternel des hommes.

Or, une pareille tâche demande une longue et diligente préparation ; de si grandes choses ne s'improvisent pas. Ceux-là auront un sacerdoce saint et fécond qui s'y seront exercés dès leur jeunesse, à qui la discipline aura fait faire de tels progrès que les vertus dont nous avons parlé paraîtront en eux moins une conquête qu'une seconde nature.

C'est pourquoi, Vénérables Frères, les séminaires réclament à juste titre la meilleure part de votre cœur, de votre zèle et de votre vigilance. Quand aux mœurs et à la vertu, votre sagesse n'ignore pas de quels préceptes et de quels enseignements la jeunesse des clercs veut être entourée. Pour les hautes sciences, Nos lettres encyclopédiques *Aeterni Patris*, en ont tracé la voie et la meilleure méthode. Mais comme un grand nombre d'esprits distingués ont réalisé plusieurs inventions sages et utiles, qu'il conviendrait d'autant moins d'ignorer que les impies ont coutume de se saisir avidement de tous les progrès que chaque jour apporte pour s'en faire des armes nouvelles et les tourner contre les vérités révélées. Honnez Vénérables Frères, tous vos soins à ce que la jeunesse cléricale non seulement s'applique plus que par le passé à l'étude des sciences naturelles, mais soit aussi pleinement instruits dans les matières qui touchent à l'autorité des Ecritures sacrées. Nous n'ignorons pas, certainement, que bien des choses doivent concourir à la perfection de bonnes études, dont pourtant les séminaires d'Italie par suite de lois fâcheuses, sont privés en tout ou en partie. Aussi, pour sauvegarder cet intérêt, faut-il aujourd'hui que, par leur sagesse et leur munificence, Nos fidèles s'étudient à bien mériter de la Religion catholique. La

pieuse générosité de Nos ancêtres avait admirablement pourvu à tous ces besoins.

L'Eglise, à force de prudence et d'économie, avait pu se dispenser de recommander à la charité de ses enfants la tutelle et l'entretien des choses sacrées. Mais son patrimoine légitime et sacro-saint, que les injures des siècles passés avaient épargné, la tempête de nos jours l'a dissipé. C'est pourquoi les circonstances présentes invitent les amis du nom catholique à continuer les libéralités de leurs ancêtres. La France, la Belgique, d'autres nations encore, dans une cause à peu près semblable, Nous offrent d'illustres exemples de générosité, auxquels la postérité paiera le même tribut d'admiration que les contemporains. Nous ne doutons pas que les peuples d'Italie, émus par la considération des mêmes nécessités, ne se montrent, dans la mesure de leurs ressources, dignes de leurs pères, émules des exemples de leurs frères.

Nous fondons, Vénérables Frères dans les œuvres que Nous faisons de signaler les meilleurs espérances de consolations et de salut. Toutefois, en tous conseils, en ceux surtout qui ont pour objet le salut public, les forces humaines ont besoin d'être soutenues par le secours de Dieu Tout-Puissant qui tient dans sa main les volontés des individus comme le cours et la fortune des empires. Il faut donc l'invoquer par d'ardentes prières, le supplier de jeter les yeux sur cette terre d'Italie, enrichie par lui de bienfaits déjà si nombreux, d'y garder toujours le bien suprême, la Foi catholique, après avoir dissipé toutes les menaces de périls. Pour la même fin, il faut implorer l'immaculée Vierge Marie, l'Auguste Mère de Dieu, aide et protectrice des bons conseils, avec son Très-Saint Epoux, Joseph, gardien et patron des nations catholiques. Dans le même sentiment, conjurons les grands apôtres, Pierre et Paul de conserver intacts au milieu des peuples d'Italie, les fruits de leurs travaux, et de transmettre saint et sans tache à la dernière postérité, le nom catholique dans lequel ils engendrèrent nos pères au prix de leur sang.

Confiant en ces célestes patronages, Nous vous accordons de grand cœur, dans le Seigneur, Vénérables Frères Notre Bénédiction Apostolique. A. J. S. T. M.

Donné à Rome, dans la quatrième année de notre Pontificat.

LEON XIII.

### LE JARDIN DU VATICAN.

Un familier du Saint-Père m'avait donné rendez-vous au Vatican. J'avais demandé la faveur de visiter les jardins du Saint-Père et d'y cueillir des fleurs que je voulais conserver.

Ce qui fait le charme et la grandeur de ce jardin, étouffé par les constructions voisines et par les collines qui l'englobent, c'est encore le vieillard qui l'habite. Ce sont les souvenirs pieusement conservés et répétés par le familier qui vous introduit avec une fierté filiale chez son père, et dans une demeure dont il connaît tous les secrets.

Nous voici dans le parterre. J'admire les bons goûteux des couleurs de ces geraniums, de ces nipharias, de ces mille petites fleurs qui sourient à travers leur corolle épanouie, embaumée, et qui envoient de leur corbeille verdoyante, encadrée d'une bordure de buis, tant d'impressionnants et de parfums.

Le regard du Saint-Père s'arrête souvent sur ces fleurs avec tendresse, car les saints sont les grands artistes et les grands poètes qui ont l'amour et l'intelligence des séductions élevées de la nature, ils en comprennent les beautés sereines et gracieuses, et, après avoir admiré le reflet étincelant de Dieu à travers les richesses de son œuvre incomparable, ils font remonter vers lui, par la

prière et l'action de grâces, les harmonies qui en étaient descendues.

Pauvres petites fleurs ! elles rappellent sans doute au Père de tous les fidèles, comme autrefois les fleurs des montagnes de l'Ombrie au thaumaturge d'Assise, les enfants et les ames vierges, dont la candeur embaume et réjouit le cœur du Père qui est aux cieux.

Des orangers touffus et couverts de fruits sont là, auprès de nous, et plus loin à gauche, un sentier très-étroit et inégal, monte jusqu'aux pieds d'une statue de sainte Germaine, dont la vue me rappelle de joyeux souvenirs.

Nous sommes auprès d'une fontaine dont l'eau limpide comme du cristal, tombe, avec un bruit monotone, dans un petit bassin étroit. Une écuelle en fer battu, retenue par une chaîne, permet au visiteur de se désaltérer. Un grand saule laisse retomber en pluie, autour de cette fontaine et de ce bassin ses longues branches aux feuilles tremblantes. C'est là que le Saint-Père aime à se reposer. C'est la première halte de sa promenade, aux jours où il descend du Vatican.

Nous suivons notre guide jusqu'à une volière. C'est là la seconde halte de Sa Sainteté pour donner quelques grains aux oiseaux. Le Pape jetant lui-même des miettes de pain aux petits oiseaux qui viennent picorer dans sa volière, n'est-ce pas saint François d'Assise leur jetant du blé l'hiver, lorsque la neige couvrait la terre ; et saint Jean, le disciple bien-aimé, qui se repose de ses travaux apostoliques, en jouant avec une perdrix apprivoisée ?

Les exilés et les prisonniers connaissent le charme de cette charité. La vue de cet oiseau dont l'aile rapide veut fendre les airs, et s'élever dans la lumière, et qui est condamné à voler et à se traîner sur la terre, rappelle au prisonnier les douleurs plus poignantes de sa captivité. Mais l'estime que, lorsque le pape jette la pâture à ces oiseaux, de plus grands sentiments traversent son âme et, oubliant l'enceinte étroite de sa prison, il doit penser aux peuples qui, de tous les points de la terre habitée, lui demandent le pain de l'esprit ; ou bien, comme le *Voyant* mélancolique de la terre de Hus, sentant le dégoût de la terre envahir son âme découragée, il doit penser que l'enceinte de ce monde est encore trop étroite pour notre âme, dont les ailes ne peuvent planer que dans les profondeurs de l'immensité.

Je suivais le courant de ces réflexions quand le familier nous dit : Le Saint-Père fait aussi son pèlerinage à Lourdes ; venez ! Lourdes et sainte Germaine ! j'avais retrouvé la France au Vatican. Elle ne veille plus au fort Saint-Ange ; mais elle est là encore sous la bénédiction de Pierre, sous la houlette et dans le cœur de son successeur, et c'est la seule nation dont j'ai rencontré ici le souvenir.

Cette imitation de la grotte de Lourdes, placée dans un angle à peine éclairé, et formée par un mur et par une allée d'acacias, est chère aux serviteurs du Vatican. Ils viennent, tous les jours, y déposer un bouquet, à côté d'une eau jaillissante, aux pieds de la Vierge immaculée. On y dépose le bouquet ? Tantôt un serviteur, tantôt un autre, mais les fleurs n'y se fanent jamais. Elles se renouvellent comme l'amour et la piété des pèlerins.

L'aperçus, en levant la tête, deux mamelons élevés qui surplombent extérieurement sur le jardin du Vatican. Voyez-vous cette maison sur cette hauteur ? Garibaldi voulait l'acheter, autrefois pour surveiller et guetter le Pape ; elle est assise sur le Monte-Mario. Le Vatican serait ainsi enfermé entre l'avenue de Monte-Rofondo et les soldats de Victor-Emmanuel. Pourquoi ce souvenir amer et ces spectacles douloureux, sur cette terre et dans ces jardins où tout semble aimer, bénir, prier ?

R. P. HOUËR.

## Rome, capitale du monde.

Nous citons ici un extrait du remarquable discours prononcé par M. de Falloux, alors ministre de l'Instruction publique, à la séance du 1er août 1849. A 33 ans d'intervalle, ce discours s'applique lettre pour lettre, et semble fait expressément pour la position actuelle, avec la seule différence que le reproche que M. de Falloux adressait à la gauche d'alors peut être fait à toute la France d'aujourd'hui :

Quel est le rôle que nous donnons à Rome, nous ? Ce n'est pas celui de république romaine, dont elle connaît bien la chimère, le péril, l'inanité ; c'est le rôle qu'elle occupe dans le monde depuis dix-huit siècles et que nous, nous voulons lui restituer : c'est celui de la capitale de la république universelle chrétienne. (Exclamations à gauche. A droite : Très-bien ! très-bien ! ) C'est celui de la première ville du monde ; nous voulons lui rendre le nom qu'elle porte avec tant de gloire et de fierté : le nom de Ville Eternelle, nom que vous lui donnez encore par distraction, lorsque vous lui enlevez les conditions qui la font telle. Paris est la capitale de l'intelligence et des arts, nous le disons tous les jours ; qui est-ce qui a songé à appeler Paris la ville éternelle ? Londres est la capitale du plus grand mouvement maritime et commercial du monde ; qui est-ce qui a songé à appeler Londres la ville éternelle ? Qu'est-ce qui fait que Rome continue à porter ce titre magnifique que personne ne lui conteste ? C'est précisément ce nom que je lui donnais au milieu de vos murmures ; c'est qu'effectivement elle est la capitale, la vieille capitale de la république chrétienne, c'est qu'elle est la seconde patrie de tout le monde. (Applaudissements à droite.) Ce que vous voulez faire de Rome, c'est la république de quelques milliers de républicains chimériques ; nous voulons, nous, en faire le pays dans lequel, après le sien, tout le monde est venu apporter sa pierre, son respect, ou la poussière même est imprégnée de vénération, du sang des saints, des héros, des martyrs. Voilà ce qui fait de Rome la ville éternelle ; voilà ce que c'est que Rome, voilà ce qu'elle veut être, voilà ce qu'elle continuera d'être ! (Interruptions à gauche. — Le président : Sachez au moins, respecter le talent. — Ecoutez, écoutez ce qui, dans une assemblée délibérante, peut vous faire honneur. — A droite : Bravo ! bravo ! très-bien ! )

## LA PAPAUTÉ ET LES GOUVERNEMENTS.

Pourquoi, depuis un siècle, les gouvernements ne peuvent-ils plus se maintenir, et le souffle révolutionnaire, en passant sur leur tête, les renverse-t-il tous tour à tour ? Pourquoi ceux qui, jusqu'à ce jour, ont su résister aux orages, tremblent-ils en ce moment sur leur base ?

Il n'y a qu'une cause à tant de bouleversement ; elle est toute dans un seul fait :

L'abandon de la Papauté !

Les gouvernements, au lieu de chercher à s'appuyer sur la Papauté, en lui demandant lumière et protection, ont toujours redouté ou méprisé, son influence et se sont successivement éloignés de Rome ; ils l'ont délaissée, et alors ils ont péri ou sont sur le point de périr.

La dynastie de Pierre, au contraire, est la seule qui se soit maintenue depuis dix-neuf siècles. Son gouvernement est le seul que l'on a pu et que l'on ne saurait ébranler ! La violence et l'ingratitude ont ravi plusieurs fois à la Papauté sa couronne temporelle, mais la foi des

peuples, un peu plus tôt ou un peu plus tard, a toujours arraché cette couronne aux mains des spoliateurs pour la replacer sur le front des souverains Pontifes.

Quand à l'autorité spirituelle de la Papauté, nul n'a en la puissance d'y porter atteinte; car elle a une garantie divine et n'a pas besoin d'une autre.

D'où vient cette force de la Papauté? Ah! c'est que la Papauté représente le devoir et le droit et que par conséquent elle est la loi.

C'est que la Papauté n'a pas d'autre politique que la politique divine et que celle-ci est basée toute entière sur la vérité et sur la justice;

C'est que la Papauté, affirment les droits de Dieu, et que, seuls, ces droits peuvent garantir les droits de l'homme.

Si donc les gouvernements, calquaient leur politique humaine sur celle de Dieu, cherchant toujours le devoir et le protégeant par la loi sociale, ils ne s'écarteraient pas si souvent de la vérité et de la justice; ils ne violeraient pas sans cesse audacieusement le droit; source de tous les principes sociaux; et les gouvernements se trouveraient ainsi garantis contre les peuples, puisque les peuples, de leur côté, n'auraient plus besoin de se garantir contre les gouvernements. Les peuples jouiraient alors de la plénitude de leurs véritables droits puisés à la source des droits de Dieu; les seuls susceptibles de leur donner le bonheur.

Au lieu de se rapprocher de la Papauté, pour lui demander lumière et un exemple à suivre, les gouvernements se croyant assez forts, veulent marcher d'eux-mêmes; en se passant de Dieu; ils font une loi athée qui non-seulement ne sauvegarde pas la morale publique, mais blesse les intérêts les plus sacrés; ils imaginent un devoir de convention qui ne repose pas sur les vérités révélées et éternelles; ils cherchent une perfection qu'ils ne peuvent rencontrer parce qu'ils ne s'inspirent pas à la politique divine suivie par la Papauté.

Les peuples, alors, égarés par leurs gouvernements, ne connaissent plus d'autorité, en voyant le plus sacré des rois victime de la force qui prime désormais le droit.

Qui regarde de haut la politique du temps présent, ne la trouve pas, sans quelque ressemblance, avec l'état du monde quand Jésus-Christ fut crucifié. La force matérielle et brutale reprend possession de la terre, qu'elle gouvernait alors. Les horizons supérieurs se ferment aux regards de la plupart des hommes. Un nouvel empire romain, plus dur que l'ancien; est en train d'étendre les réseaux de sa politique de fer sur tous les peuples civilisés. Les plus vaillants ont résisté et ont été vaincus; les autres ont déserté la lutte. Ils aiment mieux être pris un peu plus tard, par derrière en fuyant. Un seul homme a refusé de ployer le genou.

Celui-là n'avait ni armée, ni flotte; pour territoire il avait le jardin d'une ville, pour trésor quelques deniers fournis par l'aumône et donnés surtout par les pauvres; c'est-à-dire l'épée inutile que portait saint Pierre le jour de la Passion, et la bourse qui servait aux menus dépenses des apôtres en voyage. C'est avec ces forces insignifiantes que le Vicaire de Jésus-Christ a entrepris de lutter. Nous assistons en ce moment à cette lutte. Ce Pontife désarmé qui régnait au Vatican, fixe en ce moment sur lui les regards du monde. En Europe, il est le seul homme debout. Les autres sont agenouillés, ou prosternés, ou prosternés; ici, devant la force insolente du sabre; là, devant la splendeur du pétrole. Lui, seul est debout, et par cette attitude que la genèse humaine est en train de désapprendre, il attire les regards des autres hommes et tient en suspens les espérances du monde entier.

SACERDOS IN AETERNUM.

Dimanche, le 16 avril, courant, plusieurs ordinations ont été faites, dans l'église du Gesù, à Montréal. Comme toujours cette cérémonie a été grande et imposante. Mais cette fois elle était touchante pour le cœur des zouaves pontificaux. C'est qu'au nombre de ceux qui furent ordonnés prêtres était un ancien camarade que tous ont appris à estimer, le R. P. Louis Garceau, S. J. Ses compagnons d'armes avaient voulu l'estorier jusqu'aux portes du sanctuaire et trente d'entr'eux étaient présents, en uniforme. L'entrée dans l'église fut solennelle. En tête venaient les zouaves, précédés de leur drapeau, puis un clergé très nombreux; et Sa Grandeur Mgr. Fabre en habits pontificaux. Pendant toute la procession, l'orgue et l'orchestre exécutèrent la grande marche triomphale de Gounod, Vive Pie IX. Le sanctuaire avait été décoré avec beaucoup de goût. À droite, on remarquait, entre autres, le drapeau des zouaves du collège Sainte-Marie, milice établie par le révérend Père Garceau, et dont les membres s'engageaient à remplir les mêmes obligations que leurs aînés vis-à-vis du Pape. À gauche se trouvait le drapeau qui conduisit le Père Garceau, dont le détachement dont faisait partie le révérend Père Garceau. Un chœur de 200 voix, appuyé de l'orgue et de l'orchestre, chanta avec un succès remarquable, sous l'habile direction de M. A. J. Boucher, la messe royale harmonisée.

Deux zouaves, MM. Piché et Renaud, frant la quête dans l'église.

Sa Grandeur Mgr. Fabre officiait. Le R. P. Cazeau, recteur du collège Sainte-Marie, agissait comme prêtre assistant, M. l'abbé Richard, supérieur du séminaire des Trois-Rivières, et le R. P. Turgeon, préfet du collège Sainte-Marie, comme diacres d'honneur. M. l'abbé Dugas, vicaire de Sainte-Brigitte, agissait comme diacre d'office, et M. l'abbé Gauthier comme sous-diacre d'office.

À la sortie, l'orgue et l'orchestre jouèrent la marche des prêtres d'Athalie, et les zouaves, se rendirent aussitôt dans une des salles du collège Ste. Marie pour y attendre le R. P. Garceau qui arriva bientôt en compagnie de Mgr. Fabre et des RR. PP. du collège. Les zouaves présentèrent alors, comme marque d'estime à leur ancien camarade, un crucifix en ivoire sur ébène et le vice-président général lui adressa les paroles suivantes:

REVEREND PÈRE, La nouvelle de votre prochaine ordination, le plaisir que nous éprouvons de saluer en vous, ce premier zouave canadien, fait prêtre, dans la Compagnie de Jésus, l'estime que nous vous portons, nous ont fait saisir avec empressement, cette occasion, de témoigner, par notre présence, la sympathie que nous éprouvons pour vous, et pour la Compagnie de Jésus, dont vous êtes un des membres.

Vous avez, il est vrai, quitté nos rangs, vous avez changé d'uniforme, vous avez mis bas les armes, mais vous êtes un des nôtres, par le cœur et l'esprit. Nous vous considérons toujours comme un zouave à l'effectif; que dis-je, plutôt comme commandant; car cette division des petits, confiée à votre surveillance, a été par vos soins, divisée en plusieurs Compagnies de Zouaves dont vous aviez le commandement supérieur. Vous inculquiez à ces jeunes cœurs, l'amour du Pape, l'attachement à leurs frères aînés, le dévouement à l'église, le respect à Dieu dont vous faisiez glorifier le nom mensuellement, par des milliers de bonnes œuvres. Si nous vous considérons comme tel durant ces dernières dix années, que sera-ce maintenant que Dieu vous a appelé à une aussi sublime vocation, qui n'est que la continuation de votre carrière des armes.

C'est pourquoi tous vos anciens camarades apprendront avec joie qu'un des leurs, a gravi, aujourd'hui, les marches de l'autel, qu'un des leurs, est entré dans le régiment sacré, qu'un des leurs, de plus, s'entraîne tous les matins, élève vers Dieu, ces mêmes mains qui ont combattues pour son représentant sur la terre, et saura prier pour ses compagnons d'armes.

Révérend Père, voulant vous donner un témoignage de notre estime, nous n'avons trouvé rien de mieux à vous offrir, que le Christ en Croix, qui sera désormais votre ancre.

Enfin, comme dernière faveur, je vous demande de vouloir bien bénir vos anciens camarades du régiment.

A. PICHE M. D. A. Z. P.

Vice-président général de l'U. A.

Dans l'après-midi, il y eut fête au Collège Ste. Marie. Voici comment un correspondant la décrit au "Monde":

"Les pensionnaires et les externes, sur la gracieuse invitation du R. P. Préfet, se réunissaient dans la salle académique du collège, pour fêter ce bon Père Garceau. Cette séance était improvisée; il y avait de tout: discours, déclamation, romances, chansons comiques, et une scène de l'Avare de Molière.

M. Albert de Lorimier, président de l'Académie Française, débita un discours éloquent et approprié à la circonstance; il fut chaleureusement applaudi. MM. Jos. Fraser, P. Royal et C. Laberge, nous firent entendre de magnifiques romances; M. R. Lachapelle nous déclama, avec un talent qui lui fait honneur, le "Songe d'Athalie"; M. Heenan, élève de rhétorique, avait la direction du chœur anglais, et M. Fraser, la direction du chœur français.

"Les élèves externes de belles-lettres ont présenté eux aussi leurs hommages au R. P. Garceau, leur ancien professeur. La scène de l'Avare fut aussi bien goûtée; la séance se termina par le chant des zouaves pontificaux.

Le R. P. Garceau, vivement ému d'une telle démonstration en son honneur, remercia les élèves organisateurs de cette fête, ainsi que les autres élèves, les assurant que leur mémoire demeurerait ineffaçable dans son cœur. Tout le monde s'est retiré enchanté de cette séance, après avoir obtenu un grand congé d'étude.

Le soir, à sept heures, il y a eu salut solennel. Le Père Garceau officiait comme célébrant, assisté de MM. les abbés Roy et Richard. Le Père Beaudry prononça le sermon de circonstance. Le chant se composa du *Parce Domine*, d'un *Regina Cæli* de Lambillotte et d'un *Tantum Ergo* de Gluck.

Il y avait foule dans l'église aux offices du matin et du soir.

### Définition, par PIE IX, du régime constitutionnel.

"Ce régime repose sur trois maximes principales ou fondamentales...

Le premier fondement est l'absurdité, le second l'impunité, le troisième l'injustice.

Le roi règne, et ne gouverne pas, voilà l'absurdité. Quand un homme est roi, il règne; et quand il règne il gouverne.

Le roi n'est pas responsable, voilà l'impunité. Quel homme, mon Dieu! n'est pas responsable devant vous et devant ses semblables!

Les ministres sont responsables, voilà l'injustice. Ces ministres ne font que ce que le roi leur ordonne.

Au reste, ce beau régime dure depuis quarante à cinquante ans, et les peuples n'en veulent plus. Il n'est pas viable, et l'autre régime, celui approuvé par la Providence, a duré quarante à cinquante siècles; il faudra bien y revenir."

### LETTRE de S. E. LE CARDINAL SIMEONI.

Nous publions ci-dessous une lettre que vient de recevoir de Son Eminence le Cardinal Siméoni notre estimé camarade M. C. E. Rouleau, de Québec, ancien sous-officier aux zouaves pontificaux, à propos de son intéressant ouvrage intitulé "Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX." Ce monsieur vient de recevoir de Rome un témoignage d'estime qui doit le dédommager du travail que lui a coûté son livre. En voici la traduction:

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre du 13 février dernier, ainsi que les exemplaires de l'ouvrage que vous avez publié, afin de raviver dans l'esprit de vos compagnons le souvenir des jours qu'ils ont passés à Rome au service de l'Eglise.

Dimanche dernier, j'en ai remis un exemplaire au Saint-Père, qui a daigné l'accueillir avec bonheur comme une nouvelle preuve de votre attachement au Saint-Siège. Sa Sainteté m'a chargé de vous remercier et vous accorde ainsi qu'à tous vos compagnons la bénédiction apostolique.

Je lirai avec plaisir votre ouvrage, et, en vous remerciant de l'hommage que vous avez bien voulu me faire, je prie Dieu de vous combler de ses faveurs.

Rome, Palais de la Propagande, 11 mars 1882.

GIOVANNI, CARD. SIMEONI, Préfet.

A. M. C. ROULEAU,  
Québec.

I. MAZOTTI, Sect.

### CONVERSIONS CELEBRES.

Conversion du célèbre romancier Paul Féval, racontée par lui-même.

"... J'avais eu une carrière assez brillante; j'étais regardé comme homme honnête et heureux. Beaucoup de gens me faisaient l'honneur de m'estimer, et je me connaissais jusqu'à des envieux. Il m'arriva une fois d'être accroché à l'improvisiste par la roue d'une charrette de finances qui emportait de l'argent volé.

"Je ne tombai pas de bien haut, mais je tombai. Sitôt à terre, moi qui croyais avoir tant d'amis, je me vis tout à coup tout seul au milieu du troupeau d'êtres faibles et chers qui vit par moi. Et il se trouva que je ne savais même pas être pauvre, car je souhaitais la mort.

"Il me restait bien ce que certains ont appelé parfois mon talent. Oh! la triste chose! La veille, mon talent avait en effet son prix; mais le lendemain, quand je voulus l'échanger contre du pain, les gens qui achètent le talent pour le revendre me fermèrent leur porte. Excepté un seul, et je le remercie de tout mon cœur.

"Peut-être n'avais-je plus de talent; peut-être que je n'en avais jamais eu! Les marchands doivent s'y connaître.

"Je continuai de travailler, mais si peu et si mal! Un jour, sous ma misérable page commencée, je vis le désespoir blotti. Il me guettait. J'eus peur. J'appelai Dieu.

"... Le lendemain, j'allai causer avec un homme excellent qui sait beaucoup, qui ne s'en targue point et qui m'aime. Il a l'âge d'être mon fils, je l'appelai mon père. Il m'enseigna, sans faire semblant de rien, des choses toutes grandes et toutes simples que je croyais connaître. Seulement à mesure qu'elles passaient de son cœur dans le mien, des voiles se détachaient à l'intérieur de moi et tombaient si bien que je pus lui montrer à nu le fond d'une pauvre âme; et, par sa bouche, notre Père qui est au ciel me pardonna.

"Le lendemain encore, c'était Noël. Ma femme et ma fille me conduisirent, tremblant que j'étais et le cœur bien serré, dans le sanctuaire où repose la dépouille mortelle des plus récents martyrs de notre temps, qui aura d'autres martyrs. Je pris place à la sainte table et je fis ma seconde communion, quarante-sept ans après la première.

"Ainsi se renouèrent les deux extrémités de ma vie, par-dessus l'abîme d'un demi-siècle perdu. Que Dieu soit ardemment béni dans la grandeur de ses miséricordes! J'étais relevé fort. Avec l'aide de Jésus-Christ, je vivrai et je mourrai dans cette force.

"Au retour, le bon sourire des petits nous attendait à la maison. Ce fut une fête; on me dévora de baisers.

"Et depuis lors notre gaieté est revenue..."



M. Jules Ferry lui-même, à l'occasion de la mort du frère Néthelme, ne put s'empêcher de s'en faire l'écho ; il écrivit au comité des ambulances de la Presse : " Je vous suis reconnaissant de cette pieuse pensée d'associer l'administration municipale à l'hommage que vous rendez au digne et très courageux citoyen, en religion frère Néthelme, qui a payé de sa vie son dévouement pour les blessés. S'il y a des degrés dans l'héroïsme, les plus beaux sacrifices sont les plus obscurs, et le frère Néthelme a accompli le sien assurément sans espoir de gloire. C'est pour nous un devoir d'autant plus étroit de lui rendre les honneurs civiques auxquels il n'aspirait pas, mais qui témoigneront une fois de plus l'union intime de toutes les âmes françaises dans une seule foi et dans un seul amour, l'amour et la foi dans la patrie."

Les républicains ne veulent pas se souvenir des services rendus ; leur but à tout prix satisfait leur haine contre la religion.

— La République française fait entendre que la présence des aumôniers dans les lycées est une grave atteinte à la liberté des consciences.

Elle cherche à justifier à l'avance la mesure que l'on va prendre contre eux. Qu'on les expulse donc ; du moins les parents n'auront pas d'illusions sur l'enseignement de l'Etat.

— M. Paul Bert ne pouvait même plus supporter l'habit ecclésiastique. Il a imploré des Chambres l'autorisation de la supprimer.

Ce sera autant de fait, en attendant qu'on supprime d'une façon radicale le clergé, ainsi qu'il le demande la *Carmagnole, organe des rayonnées socialistes*.

— Nous n'aurons de paix, dit-elle, d'honneur, de liberté et de vertu en France, que le jour où nous en aurons chassé ou guillotiné le dernier cabotin. On ne compose pas avec ces gredins-là, on les éventre ou bien on leur coupe le cou ; c'est le seul argument possible avec eux."

— Un des derniers notes du fameux Paul Bert à été d'adresser aux vénérables chefs de nos diocèses, une circulaire pour leur défendre de s'absenter sans son autorisation. Et on fera traduire devant les tribunaux tout ecclésiastique " qui se permettra de censurer le pouvoir".

— Tous les ordres religieux seront sacrifiés, les uns après les autres. Et déjà même on organise la chasse contre les prêtres ; l'heure n'est pas loin où ils seront traqués comme des bêtes fauvées.

Les socialistes s'apprennent déjà à mettre en pratique leurs idées révolutionnaires. Ils déclarent hautement qu'ils veulent engager la lutte et s'y préparent. Ils viennent d'ouvrir une souscription pour avoir des cartouches.

La Révolution se démasque donc tout à fait : elle-même avoue que son dernier mot est la guerre fratricide, la guillotine.

Le " Comité exécutif révolutionnaire " de Marseille n'y va pas de main morte.

Il pense tout simplement que la constitution du nouveau cabinet doit donner le signal d'une révolte à main armée..... Rien que cela.

Voici en quels termes ce sage comité s'exprime par les placards dont il fait couvrir les murs de la ville.

Compagnons,  
" N'est-il pas temps de commencer la lutte, lutte continuelle, acharnée, sans pitié, sans trêve ni merci ?  
" N'est-ce pas un crime que de rester indifférents devant le spectacle atroce, infâme, qui se déroule sous nos yeux ?"

Quelle confiance pourraient avoir les catholiques dans les hommes qui ont sacrifié la France à leur égoïsme, à leurs mesquins intérêts, à leur haine, et qui, ont amené la situation actuelle, dans l'espérance de l'exploiter à leur profit ?

Arrière ces perfides ! Ils sont jugés par leurs œuvres.  
Ce qu'il faut à la France, c'est la monarchie légitime.

Entre eux et le petit-fils de saint Louis, qui pourrait hésiter ?  
" Le Roi est la tradition nationale, il est le droit, il est la justice, il est la liberté, il est l'honneur."

## SOCIÉTÉS SECRÈTES.

(Suite.)

— Ceux parmi les historiens sectaires qui contestent cette première origine, en ont inventé une autre.

Je laisse parler un de ces auteurs : Nous reconnaissons pour fondateur de la maçonnerie symbolique, Hiram ou Adon-Hiram, que l'historien Josephe appelle Adoram, architecte du temple de Salomon. On a raconté son histoire avec quelques variantes. Des savants ont écrit qu'il s'agissait là de Hiram, roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon et lui fut d'un grand secours pour la construction du temple de Jérusalem. Mais nous avons nos archives ;

le vénérable Hiram était un artiste éminemment distingué, fils d'un Tyrien et d'une femme de la tribu de Nephtali. Il est nommé dans le quatrième livre des Rois.

Salomon le fit venir pour diriger les travaux du Temple. Il voulut montrer incontinent son habileté ; il construisit devant le portique deux merveilleuses colonnes de cuivre, qui avaient chacune vingt-sept pieds de haut et six pieds de diamètre ; il donna à l'une le nom de *Jakin*, à l'autre le nom de *Booz*. On payait les apprentis autour de la première, et les compagnons autour de la seconde.

Adon-Hiram avait sous ses ordres un nombre immense d'ouvriers ; soixante-dix mille apprentis, quatre-vingt mille compagnons et trois mille trois cents maîtres.

Ayant la direction de tout le personnel et ne pouvant connaître chaque individu par son nom, Hiram, pour ne pas être exposé à payer l'apprenti comme le compagnon et le compagnon comme le maître, convint avec les maîtres de mots secrets, de signes et d'atouchements qui devaient servir à les distinguer de leurs subalternes. Il donna pareillement aux compagnons des signes de reconnaissance qui n'étaient pas connus des apprentis, et aux apprentis des mots et des signes qui les discernaient des profanes, étrangers au bâtiment.

Tout cela ce fit dans un ordre si admirable, que Salomon en fut charmé et qu'il voulut être affilié lui-même à la confrérie des travailleurs.

Trois compagnons, peu satisfaits de leur paie, formèrent le dessein d'exiger d'Hiram le mot de passe des maîtres. Ils cherchèrent l'occasion de le rencontrer seul, résolus à obtenir de gré ou de force ce qu'ils voulaient.

Vous me direz : C'étaient de mauvais frères.— Il y en a partout.

Un soir ils attendirent l'honnête Hiram dans le temple ; ils se cachèrent, l'un à la porte du nord, l'autre à la porte du midi, le troisième à la porte de l'orient. Hiram étant entré seul par la porte de l'occident, après qu'il eut fait sa ronde, voulut sortir par la porte du midi. Le compagnon qui l'entendait lui demanda le mot de maître, en levant sur lui le marteau qu'il tenait à la main. Hiram lui dit que le mot de maître ne s'obtenait pas de cette manière. Aussitôt le compagnon lui porta sur la tête un coup de marteau.

Ce coup n'ayant pas été assez violent pour le renverser, le grand maître, s'enfuit vers la porte du nord, où il trouva le second compagnon qui lui en fit autant. Quoique fort blessé, il tenta de sortir alors par la porte de l'orient ; le troisième compagnon, après lui avoir adressé la même demande que les deux premiers, acheva de l'assommer.

Les trois meurtriers s'étant rapprochés, cachèrent le corps sanglant ; et quand la nuit fut devenue sombre, ils le transportèrent sur une montagne voisine, où ils l'enterrèrent. Afin de reconnaître l'endroit, ils plantèrent une branche d'acacia sur la fosse. D'où est venue la question maçonnique : *Connaissez-vous l'acacia ?*

*L'acacia m'est connu.*  
Salomon, ayant été sept jours sans voir Adon Hiram, ordonna à neuf maîtres de le chercher.

Les neuf maîtres obéirent. A la suite de longues et vaines perquisitions, trois d'entre eux, qui se trouvaient un peu fatigués, s'étant assis près de l'endroit où le grand artiste avait été enterré, l'un des trois arracha machinalement la branche d'acacia. Il reconnut que la terre en ce lieu-là avait été remuée depuis peu, il fouilla avec sa truelle et découvrit le corps d'Hiram. Il appela aussitôt les autres maîtres, qui examinèrent les plaies et soupçonnèrent les compagnons d'avoir commis le crime. Dans la pensée que peut-être ils avaient tiré du défunt le mot maître, qui était *Jehovah*, ils le changèrent sur-le-champ en un autre, lequel signifiait le *corps est corrompu*, il allèrent rendre compte à Salomon de l'aventure.

Ce prince, touché douloureusement, fit transporter le

corps dans le Temple; où les honneurs funèbres lui furent rendus avec la plus grande pompe. Tous les matras, à cette triste cérémonie, portaient des tabliers et des gants de peau blanche, pour exprimer qu'aucun d'eux n'avait souillé ses mains dans le sang du chef. Et quand on eut admis, à l'honorable dignité de maître, on voit que le souvenir de la mort d'Hiram est toujours présent à l'ordre; les maîtres en loge ne marchent qu'en zigzag, pour signifier leurs recherches; ils font le geste de l'horreur causé du meurtre; ils ont la tête couverte pour marquer le deuil."

C'est ainsi que les francs-maçons eux-mêmes expliquent l'origine des trois premiers grades de leur ordre. L'on sait que l'immense majorité des affiliés ne dépasse jamais ces trois degrés. Nous avons ordi ne pouvoir mieux faire pour montrer tout le ridicule de ces sociétés qu'en citant leurs propres écrivains. Nous allons voir maintenant l'histoire véritable de la franc-maçonnerie.

(A Continuer)

STATISTIQUES CATHOLIQUES.

**LES PAPES.**—Léon XIII est le deux cent cinquante-septième pape. Sur ces Papes, quarante-cinq furent Français, treize Grecs, huit Syriens, huit Allemands, six Espagnols, deux Africains, deux Savoyens, un Dalmate, un Anglais, un Portugais, un Hollandais, un Cantioie; l'Italie a donné les autres.

Soixante-dix ont été proclamés Saints. Sur les deux cent cinquante-sept pontifes, non compris saint Pierre, huit sont morts sans avoir siégé un an; vingt-deux ont siégé d'un an à deux; cinquante-quatre de deux à cinq ans, cinquante et un de dix à quinze ans, seize de quinze à vingt ans, et neuf plus de vingt ans.

Pie IX, par les années de son pontificat, a dépassé tous les pontifes romains. Jean XII est mort à quatre-vingt-dix ans, et Clément XII à quatre-vingt-douze ans; Grégoire IX est mort à l'âge de cent ans.

**LE CATHOLICISME EN ANGLETERRE.**—Il y a en Angleterre 1 archevêque, 13 évêques (dont deux auxiliaires), 2036 prêtres tant réguliers que séculiers, et 1190 églises ou chapelles. Deux sièges épiscopaux sont vacants (ceux de Shrewsbury et de Southwark).

Le nombre des prêtres était l'année dernière de 1962, et celui des lieux consacrés au culte de 1175. On voit les progrès qui ont été accomplis dans le cours d'une année.

En Ecosse, il y a 2 archevêques; 4 évêques, 295 prêtres, et 286 églises ou chapelles.

Les catholiques comptent 38 Pairs, 47 Baronnets, 6 membres du Conseil Privé, 56 députés de la chambre des communes dont 11 représentant des comtés anglais. En moins de 25 ans, le nombre des membres du clergé et celui des églises ont doublé.

**LE CLERGÉ FRANÇAIS.**—La direction des cultes vient de dresser, selon l'usage un état du clergé de France.

On compte actuellement en France:—archevêques ou évêques 91;—vicaires généraux titulaires (c'est-à-dire payés par l'Etat), 190;—chanoines titulaires, 762;—ecclésiastiques attachés aux secrétariats et ne remplissant pas d'autres fonctions, 172;—supérieurs, directeurs et professeurs des petits séminaires, 3,134.

Dans le service paroissial, il y a actuellement: 3,421 curés; 29,539 desservants; 10,617 vicaires de paroisses, ou desservants de chapelles annexes; 4,803 prêtres habitués et 2,685 aumôniers; soit, comme total général, environ 56,100 prêtres.

A la fin de l'année dernière, le nombre des cures vacantes était de 28; celui des succursales vacantes de 15,901; les vicariats rétribués par l'Etat étaient au nombre de 1,395.

Enfin il résulte des demandes faites par les évêques que 3,870 prêtres seraient encore nécessaires pour assurer le service du culte catholique.

A la même date que nous indiquons plus haut, on comptait, après la rentrée des classes, 5,791 séminaristes n'ayant pas encore reçu les ordres majeurs, et 2,156 élèves ayant reçu le sous-diaconat.

Les ordinations de l'année dernière ont fourni 1,592 prêtres, 1,387 diacres et 1,270 sous diacres.

La moyenne de la mortalité parmi le clergé dépasse 2,000 par an.

**LA RELIGION CATHOLIQUE AUX ETATS UNIS.**—La religion catholique progresse aux Etats-Unis: En 1871, il n'y avait en ce pays, que 4,192 prêtres catholiques, en 1881, ils sont au nombre de 6,450, avec 5,670 églises. D'après les meilleurs statistiques, il y a aujourd'hui 7,000, 000 de catholiques. C'est une augmentation de près d'un million depuis 1871.

**L'EGLISE CATHOLIQUE EN CHINE.**—Suivant les statistiques les plus récentes, les catholiques romains ont en Chine 41 évêques, 614 prêtres européens et 559 indigènes, 34 collèges, 34 couvents et une population de 1,092,818 âmes.

Le nombre total des protestants dans l'empire équivaut à un cinquième de ce chiffre, et le nombre des prêtres catholiques est double des missionnaires protestants.

Dans les deux provinces affectées aux jésuites, selon ce qu'écrivit le père Crouillieu, de juillet 1879 à juillet 1880, on a baptisé 28,000 païens. Leurs enfants fréquentent en grand nombre les écoles catholiques et il n'en est point qui ignorent les vérités de la foi.

Le journal catholique chinois écrit, par les jésuites indigènes, a des abonnés dans toute la Chine. Le collège international des Jésuites à Shanghai est très-fréquenté. Dans la province de Canton on annonce un grand mouvement des païens vers l'Eglise, quoiqu'grandement contrarié par les mandarins.

Denier de Saint-Pierre.

Une réunion pour l'œuvre du denier de Saint-Pierre a eu lieu récemment en Belgique.

M. Verspeyen, rédacteur du *Ben Public*, a insisté avec raison sur l'importance et la puissance du *Denier de Saint-Pierre*. Nous aurions peut-être, à ce point de vue, des enseignements à recevoir, de ceux-là même qui n'ont pas le bonheur de partager nos croyances.

Il a raconté à ce propos, une anecdote qui aimait à dire son Eminence le cardinal Régnier, archevêque de Cambrai.

C'était vers la fin du second Empire, disait-il, on s'entretenait un soir, dans un salon de Paris, en présence de M. le baron de Rothschild, de Notre-Dame de Lourdes et de ses prodiges.

—Je ne crois pas beaucoup à tous vos miracles, interrompit le riche banquier israélite. Il en est un pourtant que je suis forcé d'admettre.

—Et lequel, demanda la compagnie?

—Le denier de Saint-Pierre.

—Comment? quel miracle y a-t-il là?

—Quel miracle!... Qu'à la suite des événements de 1859, les catholiques émus, indignés, aient donné quelques millions au Pape, rien d'étonnant. Mais qu'ils aient recommencé l'année suivante et celle d'après, qu'ils le fassent cette année encore et pour la dixième fois, je vous dis, moi, que c'est prodigieux, et que le ne puis y penser sans crier au miracle."

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Nous remercions cordialement les abonnés du *Bulletin* qui nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement dans le courant du mois dernier. Un bon nombre ont répondu à notre appel, mais, il en reste encore beaucoup qui sont en retard. Nous en appelons à la générosité de ces derniers. La somme de \$1.00 est bien minime pour eux, et pour nous c'est le seul soutien de notre œuvre. Ainsi nous comptons que durant le mois prochain le prix d'abonnement pour l'année courante va rentrer de toutes parts.

Pour les abonnés de la cité de Montréal, comme la collection à domicile offre autant d'avantages pour eux que pour nous, nous allons adopter ce dernier mode. Notre collecteur se mettra à l'œuvre au commencement de Mai prochain.

Noms des personnes qui ont répondu à l'appel du Bureau de Régie pour l'entretien de la lampe du sanctuaire placée par les zouaves en ex voto dans l'Eglise de Notre-Dame de Bonsecours, à Montréal.

- Montant mentionné dans le dernier numéro:.....\$11.00
- MONSIEUR H. A. PLAMONDON.....1.00
- UN ZOUAVE......50

Nous prions nos anciens camarades, de ne pas oublier l'appel que nous leur avons fait dans le numéro du *Bulletin* de Décembre dernier.